

Le langage

I. Distinctions conceptuelles

1. Langage/langue/parole (distinction opérée par le linguiste Ferdinand de Saussure) :

- le langage : faculté de s'exprimer. En linguistique, faculté humaine de construire des langues pour communiquer.

- la langue : système de signes conventionnels particulier (vocaux, graphiques ou gestuels). Il existe plusieurs langues. Par système, il faut comprendre que la langue n'est pas qu'une juxtaposition de signes, mais que ces signes sont organisés entre eux : le sens d'un signe dépend de celui des autres et des règles régissent leurs rapports (la grammaire). Si le langage (en tant que faculté) est inné, la langue est acquise.

- la parole : selon Saussure, la parole est l'utilisation personnelle de la langue.

2. Indice/signal/symbole/signe (d'après Charles Peirce) :

Peirce distingue d'abord indice et signal. Un indice est un fait perceptible qui me fait penser à quelque chose que je ne perçois pas à ce moment-là, selon un lien naturel (par ex. la fumée est un indice de la présence d'un feu). Tandis que le signal est un fait produit artificiellement pour servir d'indice, selon un lien conventionnel (par ex. le code de la route, etc.).

Les signaux sont de deux sortes : le symbole et le signe. Le symbole évoque spontanément dans une culture donnée quelque chose d'abstrait ou d'absent (par ex. dans la culture judéo-chrétienne, la colombe est le symbole de la paix). Le signe est un code conventionnel, auquel appartient le signe linguistique.

3. Signifiant/signifié : d'après Saussure, tout signe linguistique est constitué d'un signifiant (sa matière phonique, c'est-à-dire la manière de prononcer mot) et d'un signifié (le sens du mot).

4. Double articulation du langage (phonème/monème) : d'après André Martinet, c'est une spécificité du langage humain. Le langage humain est une articulation d'unités de sens (les monèmes) et d'unités de son plus petites servant à distinguer les mots entre eux (les phonèmes). Par exemple, dans l'énoncé « le chat mangera », on pourra pratiquer deux articulations : 1) celle des monèmes constitue cinq unités significatives (cinq monèmes) : *le*, *chat*, *mang-* (verbe manger), *-r-* (marque du futur) et *-a* (marque de la personne) ; celle des phonèmes constitue huit unités sonores distinctives (huit phonèmes) : /l/, /ə/, /ʃ/, /a/, /m/, /ʒ/, /z/, /r/.

5. Énoncés performatifs : selon Austin, la parole ne sert pas qu'à décrire, elle peut aussi être une action. C'est ce qu'on appelle des « énoncés performatifs ». Par ex., la parole du maire ou du prêtre quand il dit « je vous déclare mari et femme » est une action. De même les promesses, etc.

6. Acte locutoire/illocutoire/perlocutoire : Austin distingue l'acte locutoire (acte de dire quelque chose), de l'acte illocutoire (acte effectué en disant quelque chose selon l'intention de celui qui parle, ex : s'engager, promettre, baptiser, etc.) et l'acte perlocutoire (l'effet produit par la production de l'énoncé sur le récepteur).

7. Test de Turing : il s'agit d'un test pour savoir si une machine peut penser. D'après Descartes (XVIIe siècle), ce qui distingue l'homme des animaux-machines, c'est la capacité à parler à propos. Or selon Turing (XXe siècle), si un ordinateur était capable de simuler une conversation sensée comme celle de l'homme, alors cela signifierait qu'il n'y a pas de différence essentielle entre l'intelligence artificielle et l'intelligence humaine. Il imagine alors ce test : si un homme engage une conversation par machine interposée avec un autre humain et un ordinateur, et qu'il est incapable de dire lequel de ses interlocuteurs est l'ordinateur, alors l'ordinateur a passé avec succès le test.

8. La chambre chinoise : En 1980, philosophe John Searle a critiqué l'intérêt du test de Turing : l'ordinateur ne fait que donner des réponses selon un code préexistant, il ne comprend pas réellement le sens de ce qu'il dit. L'ordinateur obéit à la syntaxe (organisation des phrases) mais ne saisit pas la sémantique (sens des mots). Or la sémantique, qui est caractéristique de la pensée humaine, ne saurait être réduite à la manipulation de symboles selon des règles syntaxiques déterminées. Pour illustrer ses propos, il présente l'expérience de pensée de la chambre chinoise : supposez que vous êtes à l'intérieur d'une pièce contenant des symboles chinois ainsi qu'un manuel d'instructions comportant des règles type « questions-réponses ». Lorsqu'un locuteur chinois, à l'extérieur de la pièce, vous envoie un message sur papier, vous pourrez, grâce au manuel, fournir une réponse adéquate et donner l'impression à votre interlocuteur de savoir parler sa langue, sans qu'il soit nécessaire que vous la compreniez. L'ordinateur fait de même, il donne une réponse adéquate, mais ne la comprend pas.

9. Intuitif/discursif : la connaissance intuitive est immédiate, elle ne passe ni par les mots ni par les raisonnements ; tandis que la connaissance discursive passe par l'intermédiaire du langage, du discours. Selon Bergson, nous saisissons *intuitivement* la singularité des choses, mais nous ne pouvons le mettre en mots, *discursivement*, car les mots correspondent à des généralités.

10. Novlangue : Georges Orwell, dans son roman *1984* (publié en 1949), imagine un état totalitaire où une langue est créée pour rendre impossible de penser la moindre critique du régime. Cette langue est appelée novlangue (*Newspeak* en anglais). La novlangue permet d'associer automatiquement des valeurs à certains mots. Par exemple, le mot « chasteté » est remplacé par le mot « biensexe » et l'activité sexuelle pratiquée sans but de reproduction est appelée « crimesexe ».

11. Hypothèse Sapir-Whorf : les travaux de linguistes comme E. Sapir et B. L. Whorf, qui ont donné leur nom à l'hypothèse de « Sapir-Whorf », selon laquelle, d'une part, notre vision du monde est déterminée par la langue que nous parlons et, d'autre part, la pluralité des langues implique une pluralité irréductible des visions du monde.



Le langage

II. Notre pensée est-elle prisonnière de la langue que nous parlons ?

Chercher le mot juste, ce n'est pas tant chercher le mot qui exprimerait notre pensée que chercher à former, en la formulant, une pensée qui ne serait, sans cela, qu'un sentiment confus. De sorte qu'on peut dire, avec Hegel, que « **c'est dans le mot que nous pensons** » (Hegel, *Encyclopédie*, § 462 Add).



Parler -> ce n'est pas l'expression d'une pensée déjà existante mais plutôt la *formation* de cette pensée.

Mais si la pensée est inséparable du **langage** (nous avons besoin du langage pour préciser notre pensée), est-ce à dire qu'elle est également inséparable de la **langue** que nous parlons (par ex. un français penserait différemment d'un Allemand, parce que leur pensée ne s'est pas formée dans la même langue ?

Cette langue peut effectivement nous influencer, comme l'analyse Victor Klemperer :

« Quel fut le moyen de propagande le plus puissant de l'hitlérisme ? Etaient-ce les discours isolés de Hitler et de Goebbels, leurs déclarations à tel ou tel sujet, leurs propos haineux sur le judaïsme, sur le bolchevisme ? Non, incontestablement, car beaucoup de choses demeureraient incomprises par la masse ou l'ennuyaient, du fait de leur éternelle répétition. [...] Non, l'effet le plus puissant ne fut pas produit par des discours isolés, ni par des articles ou des tracts, ni par des affiches ou des drapeaux, il ne fut obtenu par rien de ce qu'on était forcé d'enregistrer par la pensée ou la perception. Le nazisme s'insinua dans la chair et le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente. » Victor Klemperer, *LTI, la langue du IIIe Reich*, pp 39-40, Pocket Agora, (1^{ière} édition : 1947) 1996, Albin Michel.¹

Cette analyse peut se rapprocher de la novlangue :

Georges Orwell, dans son roman *1984* (publié en 1949), imagine un état totalitaire où une langue est créée pour rendre impossible de penser la moindre critique du régime. Cette langue est appelée **novlangue** (*Newspeak* en anglais). La novlangue permet d'associer automatiquement des valeurs à certains mots. Par exemple, le mot « chasteté » est remplacé par le mot « biensexé » et l'activité sexuelle pratiquée sans but de reproduction est appelée « crimesexe ».

Eric Hazan a essayé de montrer que l'usage de tel ou tel terme représentait un enjeu politique :

« Ernest-Antoine Seillière explique que la notion d'entrepreneur - qui désignait naguère un patron du bâtiment - s'est parfaitement enracinée pour essayer de se substituer à celle de chef d'entreprise (hiérarchique) et à celle de patron (qui est peu archaïque quand on l'associe à patronat). Il faut faire attention à la terminologie. Entreprendre, c'est positif, patron, c'est autoritaire, chef d'entreprise, c'est technologique. » Eric Hazan, *LQR : la propagande du quotidien*, Raisons d'Agir, 2006.²

Problème : Si notre pensée se forme en l'exprimant, si nous pensons le monde à travers la langue que nous parlons, **la pluralité des langues** n'implique-t-elle pas **une pluralité des mondes**, et **l'impossibilité, pour l'humanité, de partager un monde réellement commun**? Notre pensée est-elle donc prisonnière de la langue que nous parlons ?

I. CHAQUE LANGUE EST UN MONDE

¹ **LTI** pour *Linguae Tertii Imperii* (Langue du Troisième Reich) est un livre de Victor Klemperer, professeur de littérature et allemand d'origine juive. *Lingua Tertii Imperii* étudie la façon dont la propagande nazie modifie la

² « LQR » signifie *Lingua Quintae Republicae*, allusion à l'analyse linguistique menée par Victor Klemperer. Cet essai dénonce la propagande liée au langage promu par les classes dirigeantes.



Le langage

A. LA PENSÉE N'EST PAS SEPARABLE DE LA LANGUE

Que notre pensée ne soit pas séparable de la langue que nous parlons et fasse corps en quelque sorte avec elle, c'est ce dont témoigne, par exemple, **l'expérience de l'apprentissage d'une langue étrangère**. On ne possède véritablement une autre langue, en effet, que lorsqu'on est capable de **penser directement en cette langue**, au lieu d'y devoir traduire nos pensées. **C'est alors que l'on prend conscience de la complexité et des limites, voire de l'impossibilité, d'une véritable traduction.**

B. LE MOT N'A DE SENS QU'EN RELATION AVEC D'AUTRES MOTS

Chaque mot, en effet, ne prend sens que dans le contexte où il s'insère:

- Un mot est **polysémique**, c'est-à-dire qu'il a des sens différents **dans des phrases et des discours différents**. Par ex. le mot vivre peut signifier : exister, habiter (je vis à Narbonne), expérimenter (on parle aussi de vécu), traverser. La clarté peut désigner la lumière physique, la transparence, comme l'intelligibilité d'un discours. C'est pourquoi un mot peut souvent se traduire de plusieurs manières) ;
- Le mot n'a de sens que par les rapports qu'il entretient avec des termes voisins dont il se distingue et qui déterminent en le limitant son champ sémantique. Ex. : cf. texte de Saussure.

« **Dans la langue il n'y a que des différences.** [...] Ce qu'il y a d'idée (note : le signifié) ou de matière phonique (note : le signifiant) dans un signe importe moins que ce qu'il y a autour de lui dans les autres signes. La preuve en est que la valeur d'un terme peut être modifiée sans qu'on touche ni à son sens ni à ses sons, mais seulement par le fait que tel autre terme voisin aura subi une modification. [...] Les synonymes "craindre, redouter" n'existent que l'un à côté de l'autre ; craindre s'enrichira de tout le contenu de redouter tant que redouter n'existera pas. Même, allons plus loin : chien désignera le loup tant que le mot loup n'existera pas. Le mot, donc, dépend du système ; il n'y a pas de signe isolé. [...] Si vous augmentez d'un signe la langue, vous diminuez d'autant la signification des autres. » Ferdinand de Saussure, *Eléments de linguistique générale*, Payot, 1975, p. 166-167.

C. COMPRENDRE UNE LANGUE, C'EST COMPRENDRE UN MONDE

Il faut ajouter à cela ce que le mot **suggère** sans le dire, en raison des multiples connotations et associations qui résultent de l'histoire de la langue, de la littérature et de la société. **Comprendre un mot, dans le contexte de son énonciation, c'est au fond comprendre un monde**, le monde auquel appartient le locuteur d'une langue, et on entrevoit alors la multiplicité des rapports qu'il faudrait saisir pour pouvoir formuler une traduction qui prétendrait être exacte. De sorte qu'on pourrait être tenté de conclure que c'est impossible et que notre pensée, faisant corps avec notre langue, et ne pouvant en être séparée, en est du même coup prisonnière, la pluralité des langues correspondant à une pluralité de visions du monde peut-être incommensurables.

Cf. les travaux de linguistes comme E. Sapir et B. L. Whorf, qui ont donné leur nom à **l'hypothèse de « Sapir-Whorf »**, selon laquelle, d'une part, **notre vision du monde est déterminée par la langue que nous parlons** et, d'autre part, **la pluralité des langues implique une pluralité irréductible des visions du monde.**

D. NOUS PENSONS DANS LES CATEGORIES DE LA LANGUE

Cela vaut surtout pour ce que nous pensons spontanément et sans réfléchir, sans véritable travail de la pensée, et nous laissant passivement guider par ce que nous suggère l'usage des mots. **Mais les limites de la langue s'imposent aussi aux formes les plus élaborées et les plus critiques de la pensée ?**

C'est ainsi qu'Aristote a prétendu établir une liste objective des genres de l'être : la substance (« homme »), la qualité (« blanc »), la quantité (« trois »), la relation (« plus grand »), le lieu (« dans le



Le langage

Lycée »), le temps (« hier »), la position (« couché »), la possession (« armé »), l'action (« coupe, brûle »), la passion (« coupé, brûlé »). Or le linguiste Emile Benveniste remarque que ce ne sont en fait rien d'autre que les catégories de la langue grecque :

« Pour autant que les catégories d'Aristote sont reconnues valables pour la pensée, elles se révèlent comme la transposition des catégories de langue. C'est ce qu'on peut dire qui délimite et organise ce qu'on peut penser. La langue fournit la configuration fondamentale des propriétés reconnues par l'esprit aux choses. (...) Il s'ensuit que ce qu'Aristote donne pour un tableau des conditions générales et permanentes n'est que la projection conceptuelle d'un état linguistique donné » Émile Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue », in *Problèmes de linguistique générale*, coll. « Tel », Gallimard, tome I, p. 70.

Transition

La langue constitue-t-elle donc le cadre indépassable qui délimite et organise tout ce que l'on peut penser ? Notre pensée est-elle, sous toutes ses formes, et quels que soient ses efforts, prisonnière de la langue que nous parlons ? Mais prendre conscience de cette limite, n'est-ce pas déjà, en un sens, la dépasser et s'en libérer ?

II. CEPENDANT, NOUS AVONS LA CAPACITE DE TRAVAILLER NOTRE PROPRE LANGUE

A. NOUS AVONS LA CAPACITE DE REFLECHIR SUR LA LANGUE ELLE-MEME

Pour que notre pensée soit condamnée à rester prisonnière de sa langue, il faudrait que, capables de parler notre langue, nous soyons incapables de parler **sur** elle. **Nous pouvons critiquer l'illusion créée par notre propre langue.** Bien plus : il n'est pas nécessaire de changer de langue pour mettre en question les présuppositions de la langue qu'on parle.

Ainsi, lorsque Hume, dans le *Traité de la nature humaine*, montre qu'à ce que nous appelons notre "moi" ne correspond aucune impression constante et qu'ainsi nous n'en avons réellement aucune idée, il conclut que le "moi" n'est qu'une fiction et que les difficultés auxquelles donne lieu, par conséquent, le problème de l'identité personnelle, sont « des difficultés grammaticales ».

« Il y a certains philosophes qui imaginent que nous avons à tout moment la conscience intime de ce que nous appelons notre moi ; que nous sentons son existence et sa continuité d'existence [...]. Malheureusement toutes ces affirmations positives sont contraires à l'expérience elle-même [...] En effet, de quelle impression pourrait dériver cette idée ? [...] Si une impression engendre l'idée du moi, cette impression doit demeurer invariablement identique pendant tout le cours de notre existence : car le moi est censé exister de cette manière. Or il n'y a pas d'impression constante et invariable. La douleur et le plaisir, les passions et les sensations se succèdent les unes aux autres et jamais elles n'existent toutes en même temps. [...] L'ensemble de cette doctrine nous conduit à une conclusion qui est d'une grande importance dans la présente affaire : toutes les questions raffinées et subtiles sur l'identité personnelle ne peuvent sans doute être tranchées et nous devons les regarder comme des difficultés grammaticales plutôt que comme des difficultés philosophiques. ». David Hume, *Traité de la nature humaine*, I, IV, 6, Garnier-Flammarion, t. I, p. 355.

De même, Nietzsche dénonce la croyance en la nécessité d'un « sujet » de la pensée en montrant qu'elle relève d'une « croyance en la grammaire », et consiste à prendre des distinctions purement grammaticales pour des réalités.

« Autrefois, on croyait à l'âme comme on croyait à la grammaire et au sujet grammatical ; on disait "je" déterminant, "pense" verbe déterminé ; penser est une activité, elle suppose *nécessairement* un sujet qui en soit la cause. » Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, § 54.

B. DE FAIT, NOUS PARVENONS A CONSTITUER UNE PENSEE SCIENTIFIQUE UNIVERSELLE



Le langage

La possibilité même de telles critiques, formulées dans le langage même dont elles dénoncent le caractère trompeur, montre bien qu'il est possible à notre pensée, sans cesser d'être séparable de la langue que nous parlons, de ne pas en être prisonnière et de sortir des limites de ce que la langue elle-même nous suggère. L'existence même d'une pensée scientifique, dont l'histoire montre qu'elle est effectivement capable de rompre avec une pensée spontanée étroitement dépendante des langues naturelles que nous parlons, déplace le problème : **il ne s'agit plus tant de savoir si notre pensée est capable de s'affranchir des limites que lui impose la langue (la science montre par le fait qu'elle en est capable), que de savoir comment elle en est capable.**

« La thèse de l'intraduisible est la conclusion obligée, d'une certaine ethnolinguistique – B. Lee Whorf, E. Sapir – qui s'est attachée à souligner le caractère non superposable des différents découpages sur lesquels reposent les multiples systèmes linguistiques [...] Les exemples abondent : si vous dites « bois » en français, vous regroupez les matériaux ligneux et l'idée d'une petite forêt ; mais dans une autre langue, ces deux significations vont se trouver disjointes et regroupées dans deux systèmes sémantiques différents [...]. Il faut alors conclure que la mécompréhension est de droit, que la traduction est théoriquement impossible et que les individus bilingues ne peuvent être que des schizophrènes. [...] On est alors rejeté sur l'autre rive : puisque la traduction existe, il faut bien qu'elle soit possible. » Paul Ricoeur, *Sur la traduction*.

Il faut donc conclure, semble-t-il, que seule est prisonnière de la langue que nous parlons cette pensée irréfléchie et préscientifique qu'est une opinion, c'est-à-dire une « pensée » constamment rectifiée par la science, pensée qui pense mal, par conséquent, et qui pense mal parce qu'au fond elle ne pense pas, au sens actif et fort du verbe penser, au sens où penser est un travail et une action. **Seuls nos préjugés** (ces jugements qui précèdent toute réflexion, jugements que nous ne formons pas, par conséquent, et qui ne sont ainsi pas proprement des jugements, si l'on entend par là l'acte de juger) **seraient alors prisonniers de la langue, et non nos véritables pensées.**

III. FAUT-IL SE LIBERER COMPLETEMENT DE NOTRE LANGUE POUR ACCEDER A L'UNIVERSEL ?

A. UNE LANGUE UNIVERSELLE EST IMPOSSIBLE

Faut-il, **pour penser vraiment, rompre, autant que possible, avec l'usage des langues naturelles**, comme il faut rompre avec l'opinion et les préjugés ? Faut-il substituer à cet usage celui de langages techniques ?

Mais est-ce possible ? Il faudrait pour cela réaliser le vieux rêve d'une langue universelle qui nous ferait échapper à la confusion des langues naturelles.

« Et si quelqu'un avait bien expliqué quelles sont les idées simples qui sont en l'imagination des hommes, desquelles se compose tout ce qu'ils pensent, et que cela fût reçu par tout le monde, j'oserais espérer ensuite une langue universelle fort aisée à apprendre, à prononcer et à écrire, et ce qui est le principal, qui aiderait au jugement, lui représentant si distinctement toutes choses, qu'il lui serait presque impossible de se tromper ; au lieu que tout au rebours, les mots que nous avons n'ont quasi que des significations confuses, auxquelles l'esprit des hommes s'étant accoutumé de longue main, cela est cause qu'il n'entend presque rien parfaitement. Or je tiens que cette langue est possible, et qu'on peut trouver la science de qui elle dépend, par le moyen de laquelle les paysans pourraient mieux juger de la vérité des choses, que ne font maintenant les philosophes. **Mais n'espérez pas de la voir jamais en usage** ; cela présuppose de grands changements en l'ordre des choses, et il faudrait que tout le monde ne fût qu'un paradis terrestre, ce qui n'est bon à proposer que dans le pays des romans. » Descartes, *Lettre à Mersenne du 20 novembre 1629*



Pour former une pensée objective, il faudrait une langue universelle ; mais pour former une langue universelle, il faudrait une pensée objective. C'est un cercle vicieux.

Une telle langue universelle suppose, pour être constituée, l'achèvement de la science, elle ne pourrait donc pas servir au progrès de la science vers ce même achèvement. De plus, une telle langue ne pourrait pas, à plus forte raison, être l'instrument d'une pensée scientifique qui se définit



Le langage

comme une pensée qui ne cesse de se **rectifier** dans sa démarche expérimentale (ce qui exclut l'idée d'une science achevée et d'une langue parfaite).

B. NOTRE RAPPORT AU MONDE NE SE REDUIT PAS AU SAVOIR SCIENTIFIQUE

D'autre part, à supposer qu'une rupture avec les langues naturelles soit possible, **serait-elle souhaitable** ? Devons-nous renoncer à habiter notre langue et tenter de dissoudre le lien qui nous unit à elle et, à travers elle, au monde de notre expérience quotidienne ? N'est-il pas nécessaire au contraire de préserver un tel lien :

- à la fois parce que **notre rapport au monde ne saurait se réduire au type de rapport que le savoir scientifique institue avec son objet** (nos rapports à autrui et la vie éthique, par exemple, ne sauraient se penser sur un tel modèle),

- et parce que **ce savoir lui-même perdrait sans doute toute signification à nos yeux** si le lien qui l'unit au sol d'expériences vécues associées à la formation et à l'histoire des langues naturelles était complètement défait.

C. LES EQUIVOQUES DE LA LANGUE ORDINAIRE PERMET UNE INFINITE DE SENS

Enfin, une rupture avec les langues naturelles est-elle nécessaire à la rupture avec l'opinion et les préjugés ? On peut en douter. D'abord parce que la science n'est pas la seule alternative au règne de l'opinion. Parler en effet, si du moins on ne parle pas pour ne rien dire, c'est toujours s'adresser à quelqu'un et s'exposer à une réponse, de sorte que **parler, c'est toujours dialoguer**, sortir du monologue de l'opinion pour soumettre sa propre pensée à un examen critique, ou au travail infini de l'interprétation.

« Toute parole fait écho à la totalité de la langue à laquelle elle appartient et manifeste l'ensemble de la vision du monde qu'elle implique. C'est pourquoi toute parole, comme advenir de l'instant qui est le sien, donne aussi présence au non-dit auquel elle se rapporte, en répondant et en faisant signe. Le caractère occasionnel du discours humain n'est pas une imperfection accidentelle qui affecterait sa puissance d'énonciation, il est au contraire l'expression logique de la virtualité vivante du discours qui met en jeu une totalité de sens, sans être capable de la dire entièrement. Tout parler humain est fini, au sens où il porte en lui un infini de sens à développer et à interpréter ». Gadamer, *Vérité et Méthode*, Seuil, 1996, p. 483.



C'est la finitude même de la langue qui en fait l'ouverture infinie et l'empêche d'être une prison pour la pensée. La langue, par sa souplesse et ses équivoques, est capable d'exprimer une infinité de sens.

D'autre part, et pour en revenir à la pensée scientifique, non seulement elle ne peut, comme nous l'avons vu, entièrement se passer de l'usage d'une langue naturelle, **mais sa vérité ne s'éprouvant que dans le processus infini de rectification des préjugés et des erreurs premières, ses obstacles deviennent, finalement, ses conditions de possibilité.**

CONCLUSION

La langue peut être considérée comme une prison pour la pensée pour si nous n'avons pas conscience de son influence. Mais elle est aussi ce qui nous rend capable d'échapper à la clôture de l'opinion et du préjugé, par la possibilité du **dialogue**, mais aussi par la possibilité d'objectiver sa propre pensée dans des mots afin d'en prendre conscience. Mais ce n'est possible que si l'on reste conscient de l'imperfection de la langue : il ne faut pas la considérer comme un système de signes correspondant à la réalité, mais comme un découpage possible du réel. C'est d'ailleurs cette imperfection de la langue qui lui permet d'exprimer, par un nombre fini de mots, une infinité de sens et de nuances.

